

Comment lire la ville québécoise ?

Daniel Laforest, *L'âge de plastique. Lire la ville contemporaine au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, collection Nouvelles études québécoises, 2016, 201 pages

Karine Castonguay

Volume 11, numéro 1, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83912ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castonguay, K. (2016). Compte rendu de [Comment lire la ville québécoise ? / Daniel Laforest, *L'âge de plastique. Lire la ville contemporaine au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, collection Nouvelles études québécoises, 2016, 201 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(1), 28–30.

COMMENT LIRE LA VILLE QUÉBÉCOISE?

Karine Castonguay

Professeur de littérature, Cégep de Rosemont

DANIEL LAFOREST

L'ÂGE DE PLASTIQUE. LIRE LA VILLE CONTEMPORAINE AU QUÉBEC

Montréal, Les Presses de l'Université
de Montréal, collection Nouvelles
études québécoises, 2016, 201 pages

Professeur associé à l'Université d'Alberta, Daniel Laforest publie un essai reflétant en partie ses recherches consacrées à la ville et à la banlieue dans les littératures québécoise et canadienne. Dans cet ouvrage, il s'en tient presque uniquement au territoire québécois et fait correspondre le développement de la littérature moderne à la fondation de la ville de l'après-guerre. Cette ville, c'est d'abord et avant tout Montréal, bien sûr.

L'auteur élargit la cartographie imaginaire de la ville tout en l'infléchissant au mouvement de l'urbanisation. La ville s'étend désormais, géographiquement parlant, jusque dans ses banlieues environnantes. Mais à l'opposé d'elles aussi, symboliquement parlant. En effet, le béton se transforme en plastique, substance confinant la vie périurbaine québécoise, celle «passée la couronne de l'autoroute, de l'autre côté des ponts», à la caricature grinçante qui la représente dans la culture d'ici.

L'auteur prétend que, par ailleurs, il n'y a jamais eu de littérature urbaine, mais plutôt une littérature de l'urbanisation. Ville et banlieue sont pour lui des termes devenus insuffisants, car ils reflètent une réalité fixe qui ne renvoie pas de manière assez juste à la transformation réelle du territoire québécois, c'est-à-dire à son urbanisation, qui «fait de la ville un sujet plutôt qu'un objet, un sujet historicisé plutôt qu'une toile de fond». C'est ce changement de statut que Laforest étudie, la ville passant de simple décor à espace influençant le parcours des personnages dans les romans actuels.

Au premier chapitre, l'auteur éclaire le malentendu persistant de la représentation de la ville québécoise en soulignant l'une de ses contradictions : si le Québec «n'a jamais réellement habité la ville», cela ne l'a pas empêché, néanmoins, d'en faire le lieu le plus exposé dans sa littérature. De nombreux essais y ont été consacrés, dont *Montréal imaginaire* de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, que Laforest cite en exemple, entre autres. De ce lieu émane «une utopie urbaine parfaitement hospitalière et en harmonie avec son développement

cosmopolite», faisant de la ville un endroit où il faut finir par arriver. Laforest étudie justement ce mythe de l'arrivée en ville dans la littérature québécoise tel qu'il a été élaboré par les écrivains depuis les années 1980, avec les premiers romans de Michaël Delisle (*Fontainebleau*, *Dée*) notamment – puisqu'avant, la banlieue n'existait pas dans la littérature québécoise. Et si le passage vers la ville devient enviable pour les écrivains québécois, c'est parce qu'il incarne l'aboutissement d'un processus qui leur a fait décider de quitter la banlieue, dystopique, caricaturale et relevant surtout d'un mode de vie à l'américaine, standardisé, qu'ils désirent fuir. Vivre en périphérie de la ville, c'est donc, pour les détracteurs de la banlieue, vivre «en périphérie de la vie».

Il est clair que Daniel Laforest signe un essai pertinent, faisant bel et bien de ce que nous appellerons la grande ville [...] un sujet érigé par le principe même de son urbanisation.

L'auteur sillonne, dans le deuxième chapitre, Ville Jacques-Cartier, «le Farouest du Québec», là où tout a commencé selon lui. Cette ville est devenue le modèle («un purgatoire de contreplaqué, de terre battue, de plastique») sur lequel s'est calquée la banlieue québécoise typique et, par le fait même, sa représentation péjorative dans la littérature, que l'auteur analyse au chapitre trois. Mais qu'est-ce qui fait que la banlieue engendre autant de «haine» – terme radical (trop, selon nous) employé par Laforest pour définir le rapport de l'écrivain québécois à elle – et qu'elle soit réduite à une seule image, le vide, et à un seul mode de vie, forcément aliéné? Laforest croit que «ce sont les qualités davantage que la topographie et l'habitation qui sont réellement décriées sous le nom de banlieue», c'est-à-dire que celle-ci est «trop américaine dans ses formes, trop restrictive dans son potentiel créatif, trop fonctionnelle dans son habitabilité, trop univoque dans sa fibre politique». Cette haine de la banlieue est aussi tenace dans la littérature actuelle que le malentendu de la ville québécoise. Laforest souligne d'ailleurs une autre contradiction entre la réalité de la banlieue et sa mise en récit par les auteurs québécois contemporains : si ces derniers manifestent une telle aversion pour la banlieue, c'est



pourtant là que la majeure partie de la population vit, et qu'elle en conçoit même «une vie préférable»...

L'auteur ajoute que cette aversion pour la banlieue trace un «cercle vicieux», car «l'imagination qui fait défaut au roman québécois de la banlieue est exactement ce dont celui-ci a besoin pour inventer quelque chose d'autre»: un réalisme qui lui est propre, qui relèverait non pas de l'habitation, mais de l'urbanisation et qui devrait rendre visibles (lisibles) ses rapports sensibles. Laforest stipule que les romans *La sœur de Judith* de Lise Tremblay et *Le ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis présentent «un chemin hors du marasme de la haine épidermique des banlieues québécoises» et s'ancrent dans «la vie ordinaire», à laquelle l'auteur réserve sa réflexion au quatrième et dernier chapitre. «C'est l'urbanisation que l'on habite en réalité et non la ville», affirme-t-il.

Pour conclure, il est clair que Daniel Laforest signe un essai pertinent, faisant bel et bien de ce que nous appellerons la grande ville – ne dit-on pas «la grande région de Montréal» pour parler de la métropole et de ses banlieues environnantes? – un sujet érigé par le principe même de son urbanisation. Sa réflexion découle de minutieuses recherches, du côté états-unien surtout (puisque la banlieue québécoise y est comparable) et met en valeur un corpus connu et varié.

On retiendra surtout, au-delà de la qualité de la réflexion, rendue dans un style limpide et soigné, des passages plus poétiques, comme celui-ci : «Le fond de nos jours est tapissé de métaphores que nous ne choisissons pas», énoncé pour évoquer l'empreinte des images figées, plastiques, qui influencent notre vie ordinaire, la plus juste pour représenter la grande ville contemporaine. Laforest non seulement propose cette lecture de la ville,

suite de la page 28

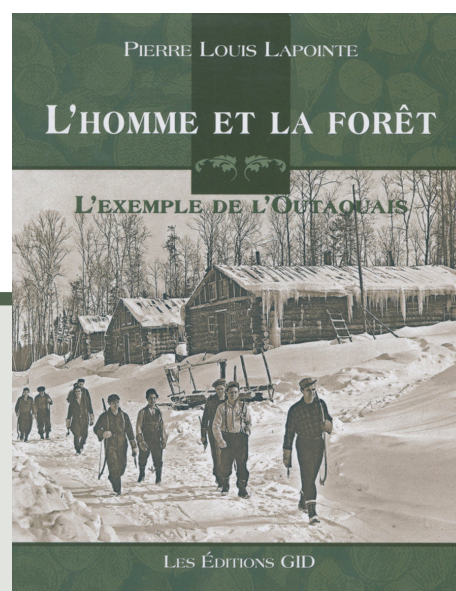


mais il s'implique également, mettant ses recommandations à l'épreuve; il expose son propre rapport aux lieux, dans des fables qui amorcent chacun des chapitres de l'essai et dans lesquelles il devient, on le remarque, un «témoin sensible» de la ville tel que l'a défini Pierre Sansot dans sa *Poétique de la ville*. Le narrateur de Laforest cherche un sens à la ville, tant dans ses souvenirs que dans ses lectures. Ces incursions créent des ponts permettant un passage réussi entre les tons lyrique et didactique, et rendent la lecture de cet essai fort intéressante et instructive. ♦

suite de la page 29



ment il donne envie de redevenir flâneur, mais convainc de la pertinence de cette approche, soit de penser debout, de penser en marchant, pour paraphraser Nietzsche. N'est-ce pas ce que tout enseignant voudrait réussir à transmettre? Non pas la connaissance, le savoir, mais l'expérience du savoir, la pensée qui prend corps, qui vient se manifester là où l'esprit de nos étudiants vagabonde. L'essai de Ruiz et Maril s'adresse à tous, profs, élèves, artistes et curieux désireux de trouver une manière dynamique d'accéder à la poésie et à l'exercice de l'écriture. ♦



PIERRE LOUIS LAPOINTE
**L'HOMME ET LA FORÊT. L'EXEMPLE DE
 L'OUTAOUAIS**
 Québec, Les éditions GID, 2015, 431 pages

Historien spécialiste de l'Outaouais, Pierre Louis Lapointe a déjà fourni de nombreuses contributions à l'histoire de l'exploitation forestière au Québec. Il relève dans cet ouvrage un défi considérable: livrer en 48 courts tableaux un panorama de l'histoire de la région en privilégiant les multiples perspectives selon lesquelles peut s'apprécier le rapport homme/forêt dans ce coin de pays. Le résultat est riche et captivant. L'auteur y organise une matière foisonnante dont il livre la richesse dans un style simple et clair qui sert fort bien l'objectif de vulgarisation qu'il s'est donné.

Le bouquinier qui serait tenté de juger l'ouvrage à son avant-propos ferait mieux de ne pas trop s'y fier. Il risque en effet de se tromper sur la facture générale du livre. L'insistance polémique que déploie l'auteur qui tente de justifier son entreprise par un plaidoyer en faveur du travail d'archives, par son adhésion aux positions épistémologiques des grands historiens ou encore par une dénonciation des inepties de la rectitude politique enrobée dans les querelles de frontières disciplinaires entre historiens et anthropologues donne une impression trompeuse quant à l'ambition et à la portée de l'ouvrage. L'auteur y règle des comptes au sortir de bagarres qui, au mieux, constituent l'arrière-scène de ce qu'il cherche à faire découvrir et apprécier. En soi, ce n'est pas inintéressant, mais c'est plutôt inopportun. Son entreprise n'avait pas besoin d'une telle tentative d'autolégitimation. Placé ainsi au début de l'ouvrage, le plaidoyer est à la fois trop court pour éclairer un lecteur peu familier avec les termes des débats qu'il évoque et trop discursif pour bien faire ressortir l'ambition descriptive de la synthèse qu'il entreprend.

Pierre Louis Lapointe insiste pourtant lui-même pour coller au plus près des faits dont il veut rendre compte, pour les livrer en restant le plus près possible de leur expression concrète. L'approche est résolument empirique. Aux lecteurs déjà familiers avec la tradition forestière il veut offrir des compléments qui enrichiront les répertoires de connaissance que leur auront légués les récits de famille et l'expérience du sens commun, aux autres il souhaite faire découvrir la richesse et la densité d'une histoire mal connue, sinon carrément obliée. Les descriptions vont de celles qui sont liées à l'occupation du territoire par les groupes amérindiens jusqu'à celles qui sont déterminées par les enjeux industriels en passant par celles des outils, des procédés ou des légendes. Que ce soit sur la disparition des Algonquins, sur la guerre des Shiners et

la légende de Jos Monferrand ou sur le rôle de Philémon Wright dans l'essor de l'exploitation du bois, pour ne citer que quelques exemples, toujours le récit est vivant, bien étoffé, appuyé sur une précieuse bibliographie, savamment exploitée.

La trame narrative respecte les grandes phases de l'histoire économique du territoire. Les capsules explorent divers aspects de l'occupation amérindienne et de l'économie de la traite, de celle de l'exploitation du bois carré d'abord, puis de la naissance et de l'expansion de l'industrie du sciage et finalement de celle des pâtes et papier. On pourra déplorer que les grands ressorts de l'économie politique n'y soient pas suffisamment mis en lumière, que les descriptions de la vie matérielle ou des parcours des entrepreneurs ou du rôle de l'État n'y fassent pas suffisamment référence, mais ce serait là des reproches de spécialiste. Des reproches cependant difficiles à justifier, car la recherche reste encore trop terriblement lacunaire pour qu'on puisse combler de telles attentes.

Pierre Louis Lapointe apporte un matériau précieux. Les sources qu'il cite, les pièces d'archives qu'il aura mises en valeur, les documents dont il aura dressé un inventaire et une bibliographie des plus complète, forment un ensemble au potentiel exceptionnel. Le travail d'assemblage de cette matière sera fort utile à l'avancement de la recherche. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que de sortir de cet ouvrage de vulgarisation avec la satisfaction d'avoir pu repérer quelques-unes des pièces qui permettraient d'aller au-delà du connu, d'accroître la connaissance et l'intelligibilité d'une des expériences historiques qui a marqué profondément le devenir du Québec. Outre le plaisir d'avoir approché le quotidien d'un monde révolu, la lecture de *L'Homme et la forêt* procure celui de prendre une meilleure mesure de l'arbre de la connaissance.

Robert Laplante
 Directeur des Cahiers de lecture